

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

MAURICE LAFARGUE

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres

Entre Conti et Bienville

Approved at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne valent au prix réduit de 5 cent le ligne, voir une autre page du journal.

L'Abcille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

M. Pickwick rencontre les Suffragettes

Par M. G. de la Fouchardière.

"La Liberté". M. Pickwick, émerveillé, tira son carnet et commença à noter cette curieuse observation: Toutes les fenêtres de Durham-Street sont complètement démunies de vitres, ce qui semble indiquer chez les habitants de cette rue, soit d'excessives préoccupations hygiéniques si on se place au point de vue de l'aération des immeubles, soit, au contraire, un mépris complet de l'hygiène si on se place au point de vue de la prophylaxie du coryza.

Nul doute que ce problème eût donné lieu aux développements les plus instructifs pour les membres du Pickwick-Club, si le président perpétuel de cette savante assemblée n'eût été interrompu dans sa rédaction par un choc violent à la racine du nez, pendant que ses lunettes, volant en éclats, se trouvaient réduites au même aspect dérisoire et platonique que les fenêtres de Durham-Street.

— Qu'est-ce qui m'arrive? demande le philanthrope. — C'est un caillou, Monsieur, répondit tranquillement Sam Weller.

— Un caillou? répéta M. Pickwick très surpris. — Comment voulez-vous un caillou! — Je ne veux rien du tout, Monsieur. D'ailleurs, vous l'avez vu de plus près que moi, comme disait le policeman à la lady qui s'était assise avec sa robe blanche sur un banc fraîchement repoint en vert... Et puis il va en venir d'autres...

En effet, un deuxième caillou envoya le chapeau de M. Pickwick dans le ruisseau; et un troisième caillou, atteignant le gentleman au creux de l'estomac, vint le renseigner à la fois sur la nature géologique du sol de Durham-Street, sur l'exactitude du diagnostic émis par son domestique et sur les progrès réalisés dans l'art de la balistique par les dames qui aspirent à jouer un rôle dans la politique anglaise.

— Vous comprenez, Monsieur, fit Sam Weller d'un ton apologetique, elle n'est plus de carreaux à casser dans le quartier, elles n'ont plus de tableaux à crever (ou alors c'est des tableaux qui ne valent pas la peine), mais elles ont encore des cailloux à placer... Voilà qu'elles rencontrent un gentleman qui est un ennemi à cause de son sexe et qui est une cible bien agréable à cause de sa corporeté puissante. C'est trop tentant, comme disait le pickpocket qui s'était trompé de poche... Si j'étais à votre place, Monsieur, je n'y resterais pas... Avez-vous entendu parler de Morphée, Monsieur? — "Fils de la Nuit, l'ère des Songes ailés...", commença M. Pickwick.

Mais Sam Weller interrompit la citation: — Ça n'est pas celui-là, dit-il en secouant la tête. Je vous parle d'un musicien. Ce Morphée est tombé un jour dans une meeting de Bacchantes, qui étaient un genre de suffragettes remarquables à cause de leur entraînement. Eh bien! Monsieur, ce Morphée a été si abîmé, il a eu la phylaxionomie si dénaturée, que sa famille n'a jamais pu le reconnaître quand on l'a rapporté sur une civière...

M. Pickwick, saisi d'horreur, parcourut la rue du regard, cherchant une taverne où il pût trouver un refuge et quelque vulnérable.

Il vit seulement un policeman égaré qui venait vers lui en se débattant contre une militante frénétique. Le policeman avait perdu son casque; la suffragette avait perdu ses cheveux. M. Pickwick se demandait si le policeman menait la suffragette au poste ou si la suffragette allait jeter le policeman dans la Tamise, lorsqu'il se trouva subitement entouré par la foule des Bacchantes.

Ces dames, parlant toutes à la fois, interpellèrent M. Pickwick. Elles lui réclamèrent M. Pankhurst; elles le sommèrent d'accorder le droit de vote aux femmes; elles lui reprochèrent d'être un homme.

L'innocent gentleman dit toutallement incapable de satisfaire aux deux premières demandes: et impuissant à remédier au grief énoncé en troisième lieu.

— Donnez-moi votre canne, Monsieur, dit Sam à son maître, qui essayait de conserver, son sourire bienveillant et philanthropique, tâche d'autant plus méritoire qu'il pensait à Morphée et à la civière... Non, n'ayez pas peur... C'est seulement pour essayer une stratagème.

M. Sam Weller, ayant arraché assez peu respectueusement la canne des mains de M. Pickwick, se mit à courir en frappant le sol à coups redoublés et en criant: "Un rat! Un rat!" avec autant de conviction qu'Hamlet au troisième acte. On vit alors ces dames s'enfuir précipitamment en essayant de serrer étroitement leurs jupes contre leurs chevilles: ce double mouvement contradictoire causa quelques chutes qui

affligèrent M. Pickwick... Mais Sam ramassa seulement le chapeau de son maître sur le champ de bataille.

— C'est un stratagème, expliqua-t-il, qui m'a déjà réussi pour abrégé les sermons du révérend Stiggins. Pour évaporer une assistance du sexe masculin, vous annoncez la police. Pour évaporer une assistance du sexe féminin, vous annoncez un rat... Tant qu'aux suffragettes, si j'étais le lord-maire, ça ne serait pas long, Monsieur.

— Oui, fit M. Pickwick. La seule chose à faire, ce serait de leur accorder les droits politiques puisqu'elles y tiennent tant.

— Rien du tout, Monsieur, dit Sam avec indignation. La politique, ça n'est pas une occupation pour les femmes, comme disait mon père le jour qu'il a trouvé ma belle-mère en train de fumer sa pipe sur le siège de sa diligence... Toutes les femmes qui ont fait de la politique, ça leur a amené des désagréments. Vous avez entendu parler de Cléopâtre qui a fait de la politique et qui a été piquée par un serpent... sans compter qu'elle a fait du tort à ce pauvre Antoine qui en est tombé jusqu'à diriger l'Odéon à Paris. Vous avez entendu parler de Marie Tudor et de Marie Stuart, et d'Elisabeth, que nous avons eues en Angleterre. Et de Catherine de Médicis et d'Isabeau de Bavière qu'ils ont eues en France, et surtout de Mme Roland, qui a été guillotinée pour avoir fait de la politique... Je l'ai vue sur une image et j'ai vu sur une autre image son mari, qui est mort historiquement en soufflant dans un cor de chasse... Vous voyez, Monsieur, que si nous refusons aux femmes le droit de s'occuper de politique, c'est dans leur intérêt.

M. Pickwick, ébloui par cet étalage d'érudition, tint à savoir ce que ferait Sam, à la place du lord-maire pour mettre à la raison les suffragettes.

— Il y a deux espèces de suffragettes, expliqua Sam confidentiellement. Il y a d'abord les suffragettes qui sont mariées: celles-là, c'est des héroïnes de l'amour conjugal, comme disait l'avocat de la petite dame qui avait empoisonné son mari par jalousie amoureuse. Ces suffragettes mariées, c'est des femmes de vatriers et des femmes de peintres, qui vont casser les carreaux et qui vont crever des tableaux pour donner du travail à leurs maris; c'est des femmes de pompiers, qui jouent avec les allumettes pour éviter que les pompes se rouillent dans la morte-saison; c'est des femmes d'entrepreneurs de démolitions qui savent trouver de la main-d'œuvre à bon marché... Pour les suffragettes mariées, le vrai moyen d'avoir la paix, ça serait de faire payer les dégâts aux maris... Maintenant, à la suffragettes célibataires, qui ne sont pas célibataires parce qu'elles sont suffragettes, mais qui sont suffragettes parce qu'elles sont célibataires. C'est des anciennes jeunes filles, Monsieur, qui en veulent aux hommes parce que les hommes n'en ont pas voulu: c'est comme du lait doux qui a tourné à l'aigre un jour d'orage; c'est comme des roses dont il ne reste plus que les épines. Alors, si j'étais le lord-maire, je les marieraux pour m'en débarrasser.

— A qui? demanda avec sagacité M. Pickwick.

— Monsieur, l'Angleterre est un grand pays qui a beaucoup de colonies; dans ces colonies, il y a beaucoup de nègres. Croyez-vous qu'on n'utiliserait pas ces nègres d'une façon agréable et philanthropique en les mariant avec nos suffragettes? Ils n'ont rien à risquer; ils n'ont pas de tableaux parce qu'ils n'ont pas de musées et ils n'ont pas de vitres aux fenêtres de leurs cahanes.

Et comme M. Pickwick semblait perplexe, Sam ajouta de l'air le plus engageant: — Et puis, dans ces pays-là, il pousse des bambous et des cannes à sucre. Et on m'a dit que les nègres étaient des gens très musclaires...

G. DE LA FOUCHARDIERE.

LES FRERES D'ARMES

Le 7er mars 1806, à sept heures du matin, quand les clairons du 9e de ligne eurent sonné l'assemblée, dans la cour du quartier de la Nouvelle-France, faubourg Poissonnière, le conscript Marganot (Jean-Calixte-Robert), qui venait de remplir sa gourde à la cantine, se hâta d'aller se mettre sur les rangs. Au moment du coude à coude, il eut par hasard pour voisin de droite un jeune soldat qui lui ressemblait comme un frère, c'est-à-dire de la tête aux pieds. Même taille, même poil brun, mêmes larges épaules et même allure, à la fois abandonnée et solide, trahissant l'homme des champs.

— D'où es-tu l'ami? demanda-t-il.

— De Saint-Chéron, répondit l'autre, entre Dourdan et Arpajon. Et toi, camarade? T'es pompiier? Pantoufles, peut-être?

— Ni l'un ni l'autre, ni Normand, ni Parisien vu que j'avons pour patelin Clergy, dans le Vexin français. Je m'appelle Jean Marganot.

— Deux, Seine-et-Oise! gazouilla le Saint-Chéronnais. Quant à moi, je suis Paulin Cormier, bon garçon, sans famille, j'étais bûcheron, là-bas, mais, rapport à l'ouvrage qui manque, je ne suis point fâché d'aller faire parler la poudre, vu que le Petit Caporal prépare son fourbi pour tailler les côtes aux kaiserlicks et autres Prussos.

Une heure après, Jean Marganot et Paulin Cormier étaient versés à la même compagnie de voltigeurs, la 1re du 4e. Ce soir-là, ils couchèrent dans le même lit et, le 14 octobre suivant, sous la même tente, après avoir fait le coup de feu à Iéna, où Marganot passa caporal. L'an d'après, son camarade gagnait les galons de laine. Ils firent ensemble un tour en Pologne, histoire d'être à Eylau et de s'y sauver mutuellement la vie. Mais, à peine rentrés à Paris, un geste de l'empereur les dirigea du côté de l'Espagne. Le vin du pays était bon, sauf qu'il portait un peu à la tête. En revanche, la bière qu'on but plus tard, dans l'île Lobau, ne valait pas grand-chose. Les deux amis ne s'en aperçurent pas, tant ils furent heureux d'être promus sergents le même jour, et toujours dans la même compagnie.

Le 27 juillet 1812, les sergents reçurent la croix d'honneur après le combat de Witepsk. Mais les jours d'inaction succédèrent bientôt aux jours de combat. La Grande Armée, anémiée par le froid, la fatigue, le manque de vivres, exaspérée de voir les Russes lui échapper en in-

HYDRO-THERMIE (chaud) MASS.

Procédé scientifique de bains bérés. Meilleur qu'un bain de mer ou de deux heures. Dames, de 2 à midi. Messieurs de 1 heure à 5 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manipulation. Dorsiers \$1.00; \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation. 728 rue Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE. 10 mai-14

— Pendant tout derrière eux, — la Grande Armée finit par devenir l'ombre d'elle-même. Il y eût encore quelques promotions après la Moskowa; puis l'avancement s'arrêta net. A quoi bon faire des chefs, puisqu'on n'avait, pour ainsi dire, plus de soldats à commander?

A Kowno, les deux frères d'armes faisaient encore bonne contenance. Un tourbillon de neige finit par les séparer du régiment, puis du bataillon. Un soir, ils se trouvèrent seuls, mourants de faim et de froid, et pour surcroît de malheur une blessure reçue par Jean Marganot à Mojaïsk s'était ouverte et le faisait cruellement souffrir. Tout à coup, les trompettes de la cavalerie russe firent entendre leur sonnerie frénétique et sauvage.

— Coquin de métier! Où sont-ils? demanda le blessé en armant sa carabine.

— Garde-toi bien de tirer! Ils foudroient sur nous. D'ailleurs, ils sont hors de portée.

— Je n'en peux plus, murmura Marganot. Je comptais sur ce coup de feu pour me remettre un peu d'aplomb... Laisse-moi, sauve la peau, mon cher ami.

Il ajouta, d'une voix mourante: — Prends ma croix et ma montre, découds mes galons. Tu les rapporteras là-bas, au patelin, afin que la mère et la petite sœur Jeanne aient un souvenir...

— Es-tu fou? Je vais te porter sur mes épaules. Il est écrit que nous romprons tous deux pour le Père-Lachaise, le même jour!

Paulin Cormier fit comme il le disait. Hélas! après une demi-lieue, il était, lui aussi, à bout de forces... La trompette russe sonna encore une fois. Une cinquantaine de cosaques se ruèrent sur les deux héros. Mais Jean Marganot n'eut point la douleur de se voir prisonnier. Il expira au moment où la main d'un ennemi prenait au collet son camarade...

Après la seconde abdication de l'empereur, les derniers prisonniers de la Grande Armée quittèrent enfin la Sibérie pour prendre le chemin de la France. Le 7er mars 1816, jour où il accomplissait ses dix ans de service, le sergent Paulin Cormier aperçut les tours de Notre-Dame...

Le lendemain, vers cinq heures, il descendait de carriole à Pontoise et atteignait après une heure de marche, le long village de Cergy, que domine un antique clocher. La ferme des Marganot se trouvait au bout de la grande rue. Le brave troupière allait soulever le marteau de la porte, lorsqu'une jeune fille de vingt à vingt-deux ans, jolie, forte, vaillante, mais d'une physionomie douce et mélancolique, accourut derrière lui et dit:

— Que venez-vous faire chez nous, Monsieur le sergent?

Cette voix, qui lui rappelait celle de Jean, remua Paulin Cormier jusqu'aux entrailles. Tout à coup, Jeanne Marganot pâlit, frissonna de la tête aux pieds, puis, trompée par la ressem-

blance, la croix d'honneur, les sardines d'argent, elle se jeta au cou du sous-officier, en s'écriant: — Mon frère! Mon frère! Mon brave Jean! Te voilà vivant, bien vivant, devant moi!

Paulin se laissa embrasser et rendit volontiers ses caresses à la jeune villageoise. Il eût été vraiment cruel, en effet, de la déromper.

Elle reprit, avec une espèce d'exaltation: — Comme t'as dû souffrir, mon frère, comme t'as dû en voir de grises! Mais t'as la croix et t'es sergent... Et comme la mère sera contente de t'embrasser!

— Comment se porte-t-elle? questionna timidement le survivant des grandes guerres.

Jeanne éclata en sanglots: — Pas bien, mon pauvre Jean, pas bien. Elle est quasiment condamnée, perdue, vu que je viens encore d'aller chercher le médecin pour elle. Voilà trois mois que la mère est alitée, souffrant mort et passion... Et nous allons nous trouver orphelins.

— A quoi bon lui crever le cœur, se dit encore Paulin.

Maintenant, vraie Gauloise, femme de tête énergique et virile, Jeanne essayait ses larmes avec son bras nu; après quoi reprenant la parole: — Te montre pas encore, Jean... Faut que je prépare la mère à la surprise, à la grande joie de te retrouver. Entre ici, donne-moi ton sac... Je vas t'appêter à dîner.

— Non! je n'apprendrai point à ces pauvres femmes, la mort de celui qu'elles ont tant aimé! L'ombre de mon brave Jean ne me le pardonnerait point, sougeait Paulin.

Il se tut donc, garda son douloureux secret, vit la mourante à l'heure propice, reçut d'elle ses embrassades fiévreuses, sans oser étaler sur le lit les reliques de l'absent: cette croix, cette montre, ces galons, qu'il avait réussi, par mille prodiges de ruse, à dérober aux investigations des cosaques. Mais, quinze jours après, en revenant d'accompagner au cimetière le cercueil de la maman Marganot, il prit à part l'orpheline et lui raconta la navrante vérité... Il n'était, lui, que l'ami, le frère d'armes...

— Je vous remercie, Monsieur répondit-elle tristement. Grâce à votre silence, la mère est partie presque heureuse. Mais je vous demande de ne point quitter le village avant quelques jours. J'aurai encore un peu l'illusion que mon frère est toujours de ce monde. Vous lui ressemblez tant!

— A votre convenance, Made-moiselle.

Il partit pour Saint-Chéron, revint, et elle le revit avec plaisir. Il lui donna des conseils pour la tenue de la ferme, le labourage, les soins du bétail. Des confidences s'échangèrent de part et d'autre. Finalement, le

ATTENTION

Les nominations pour le Congrès des Etats-Unis pour le Premier District Congressional viennent de paraître et il n'y a pas de raison pour que les élections ne se fassent loyalement. J'ai employé un corps complet de secrétaires et commissaires pour me représenter et par cette notice je fais savoir que je ferai appel à la Cour Suprême pour poursuivre quoique grand ou petit qui en l'importe quelle circonstance cherchera à interférer ou à nuire mes officiers. Je fais une honnête campagne. Je ne suis à la solde de personne aucune corporation ne m'a aidé. J'ai droit à être traité loyalement. Je ferai respecter ce droit.

JUGE "DICK" OTERO



A pris 200 rats en un mois.

Débarasse un édifice de Rats et souris en peu de temps, et ceci constamment, car il est toujours prêt à Passage. Fait en fer galvanisé, il se peut se détraquer, et dure des années. On peut prendre un grand nombre sous les jours. Allez au piège le matin, avec l'appareil intérieur, en quelques secondes, sortez les rats et souris morts, rechargez l'appareil, et le piège sera prêt de nouveau à servir. L'appareil employé est du fromage en petits morceaux; le poison est ainsi éliminé. Le piège a 15 pouces de haut sur 10 de diamètre. Quand les rats passent l'appareil, ils meurent sans qu'aucune marque reste sur eux. Le piège est toujours propre. Un de ces pièges posé dans une chambre à Scranton, Penn., a attrapé plus de 200 rats en un mois. Franco dans les Etats-Unis au prix de \$20 dollars. Piège de 8 pouces de haut, pour souris seulement, Franco, 1.00 dollars. Comme le port est payé d'avance, on demande que l'argent accompagne la commande. H. D. SWARTS, Inventeur-Manufacturier, Scranton, Penn.

14 octobre, jour du dixième anniversaire de la bataille d'Iéna l'ancien sergent de voltigeurs épouse Jeanne, la sœur de son frère d'armes.

TANCREDE MARTEL.

ECHOS MONDAINS

Une vente de charité avait lieu dans un de nos halls à la mode.

Un riche financier, de parcimonie légendaire et qui se dit très parisien, mais qu'en raison de son accent étranger prononcé, on a surnommé "le Hambourgeois gentilhomme", était venu visiter les comptoirs; minutieusement, il examinait chaque objet sans cependant rien acheter.

Autour de lui se multiplient les jolies vendeuses.

— Prenez donc ce carnet, monsieur.

— Merci. Je n'en use pas.

— Prenez donc ce porte crayon, alors?

— Je n'écris pas, Merci!

— Cette bonbonnière?

— Jamais de sucreries.

Alors, la plus mignonne des jeunes filles de s'écrier, impertinente et piquée:

— Je vous offrirais bien ce morceau de savon, mais j'ai peur que vous me répondiez: "Merci, je n'en use pas."

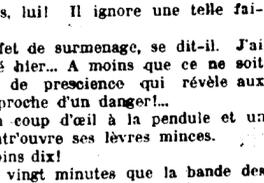
LE METHODE BERLITZ

Vous commencent des classes de Français spéciales pour enfants, de 10 à 15 ans. Classes pour commerçants et étudiants avancés, littérature et histoire.

Année, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Vous garantissons que nos élèves obtiennent l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages "Original Berlitz Method" 65 Malson Blanche, Tel. Main 301.

3 Juin - 14 - merc - ven - dim



WEAR THE ROBERT See our advertisement in the French H. J. ROBERT

OPTICIAN 208-217 rue Canabédit Phone Main 4270

Foileton de l'Abcille de la Nlle-Orléans

No. 47 Commencé le 19 Juin 1914.

Le Secret Terrible

PAR J. de MAISONNEUVE

(Suite)

— Par sagesse, m'sieu, répondit le gamin. Pardon... Excuse de la liberté grande mais qu'auriez-vous fait à Martine si elle avait tarabusté sous vos yeux la petite mamzelle? — Je l'aurais étranglée, rugit le planteur avec une violence qui fit sursauter la fillette et rire tous les assistants. — Eh bien! mon bon m'sieu, c'était trop de zèle, et v'la pourquoi m'sieu Blanchard vous a laissé au logis, déclara l'Aristo.

— "Vive l'invrogrerie!" — Eh bien! Eh bien! qui se permet de pousser des cris séditieux? demandait une voix narquoise.

Julio et Georges venaient d'entrer, vêtus de leurs habits ordinaires et suffisamment démaquillés.

— Jeanne se précipita vers eux. — Sains et saufs! Quelle joie!... Malgré l'arrivée de l'Aristo, je n'étais pas tranquille. Qu'avez-vous fait de cette horrible créature. — Je l'ai conduite à une maison de santé dirigée par un de mes amis, répondit le jeune docteur, après avoir embrassé sa fiancée.

— "Comme je m'accuse d'avoir mêlé un stupéfiant à l'eau de feu ingurgitée par ma belle cliente, il est probable qu'elle mettra bien quarante-huit heures à recouvrer ses brillantes facultés.

— "Alors, la liberté lui sera rendue et je crains qu'elle ne courre donner l'éveil à Tête-d'Aigle." — Trop tard pour lui! affirma Julio. D'ici là, nous aurons creusé le gouffre où sombrera le misérable.

— "Eh bien, mon cher monsieur, êtes-vous satisfait de notre expédition? Et vous, chère madame?"

Le chimiste s'adressait à M. Herbelot et à L'Anore, qui le regardaient les yeux brillants de gratitude.

— Cher et généreux ami, j'aurai toute la vie pour vous remercier, répondit le colon, puisque nous la passerons côte à côte.

Mme de Grisolles éleva la petite Diane juvénile aux lèvres de Julio.

— "Embrassez-la, dit-elle, vous qui l'avez sauvée... Et rendez-lui son père." — C'est promis, chère madame, répliqua le

chimiste, en effleurant d'une caresse la joue satinée de l'enfant.

— "Dans bien peu de jours vous serez aussi comblé de joie que vous l'avez été de douleur."

— La malchance des gens honnêtes et la veine des bandits n'ont qu'un temps. Je vous l'ai toujours dit et je vous le répète: courage et confiance."

Ainsi que l'avait prévu le docteur Lebrez la gracieuse Martine mit environ quarante-huit heures à se désabriter.

Quand les brumes de son esprit se furent assez dissipées pour qu'elle comprit la comédie jouée par ses adversaires, elle se précipita, qu'on lui ouvrit toute grande et courut chez Tête-d'Aigle.

Celui-ci blêmit en apprenant la perte de l'otage indispensable à sa sécurité; mais il n'éclata pas en propos furibonds, ainsi que Martine s'y attendait.

— Rentrez chez toi sans perdre une minute, lui dit-il. Tu recevras un message par téléphone avant la fin du jour.

— "Il nous arrive une bonne fortune qui compense grandement cet échec. Sois prête à obéir à un ordre important."

Surprise de cette mansuétude inusitée, la sommère reprit le chemin de sa bicoque.

Pendant ce temps, Tête-d'Aigle imaginait un piège infernal et préparait sa fuite. Le maître fourbe n'était pas sans avoir songé de longue date.

Personne ne savait mieux que lui combien est précieuse le succès basé sur le crime et la rapine.

— Ce grand seigneur de la vie parisienne était, en réalité, ainsi que l'oiseau sur la branche,

prêt à s'envoler au moindre bruit suspect.

Une des brillantes soirées qu'il donnait de temps à autre était annoncée pour le lendemain.

— Parfait dit-il, avec son mauvais sourire. Je ferai mes adieux aux fêtards de Paris... sans oublier mes Francs-Lurons.

Il se multiplia pendant l'intervalle pour mener à bien de mystérieux préparatifs et, quand s'allumèrent les lustres de l'hôtel, il put se dire en lorgnant sa boutonnière fleurie:

— Tout est prêt!

Bientôt de légers papotages et des frou-frous soyeux arrivèrent du grand vestibule. Tête-d'Aigle prit place à l'entrée du premier salon, pour y accueillir ses invités et le défilé mondain commença.

L'entfilade des vastes pièces luxueusement décorées s'emplit peu à peu de clubmen et de femmes éblouissantes de parure.

Salons de musique et salons de jeu avaient retrouvé leurs fidèles. Le tout-Paris qui s'amuse s'était donné rendez-vous, ce soir-là, chez le noble marquis.

Les parasites de son luxe, lui faisaient remarquer cette affluence et lui prodiguaient l'événement habituel, mais il semblait nerveux et n'écoutait pas.

Depuis plusieurs nuits le même songe s'importait à Lucien de Villers, lorsqu'il cédait au sommeil.

Un être englouti bien des années plus tôt dans la vaste mer ressuscitait à ses yeux pour le menacer.

— "Par quel caprice de ma mémoire ce fantôme oublié reparait-il?"

— "Morbide! c'est un peu tard pour avoir du remords."

Une expression gouailleuse glissa sur les traits du bandit à ce dernier mot.

Du remords, lui! Il ignore une telle faiblesse.

— Bah! effet de surmenage, se dit-il. J'ai trop travaillé hier... A moins que ce ne soit cette espèce de prescience qui révèle aux nerveux l'approche d'un danger!...

— "Il jette un coup d'œil à la pendule et un rire muet entrouvre ses lèvres minces."

— Onze moins dix!

Voilà déjà vingt minutes que la bande des Francs-Lurons, au milieu de laquelle le sexe gracieux est représenté par Martine, attend dans le souterrain du carrefour aux Loups, l'arrivée de son chef.

Un ordre formel de Tête d'Aigle a réuni là ses complices du plus petit au plus grand.

Cambriolages et fausse-monnaie donnent depuis plusieurs mois des bénéfices inespérés. Il s'agit de partager le magot et d'étudier une affaire qui promet des résultats magnifiques.

Plus honnêtes que leur chef, en dépit de leur perversité, tous les affiliés ont eru à ce mensonge.

Peuvent-ils deviner qu'ils n'ont pas de pire ennemi que cet être néfaste? Profitant des premières ombres, Tête-d'Aigle s'est glissé dans le souterrain, pour y placer une bombe d'une puissance prodigieuse: nue par un mouvement d'horlogerie. Onze heures! L'aiguille doit se déclencher. L'explosion formidable ébranle sans doute tout un coin de forêt. Lucien de Villers n'a plus de complices qui